

Danielle MANOUKIAN

Katherine DESPAX CHARPENTREAU

Françoise HOCK



cabinet de lecture

Du trop de réalité et De l'éperdu, Annie Lebrun, Stock, 2000.

Sortis en tandem comme d'une unique partition, ces deux ouvrages se déploient autour d'un même thème central, qui en constitue le brûlot, celui du Refus et de la Révolte, au service tenace d'une pensée de la passion qui n'est autre que la passion de la pensée.

Tous deux se retrouvent de fait dans la lignée des livres précédents de l'auteur – autant de variations de tonalité où s'entrecroisent polémique, pamphlet, poésie, essai (cf. *Lâchez tout* (1977), *Soudain, un bloc d'abîme*, Sade (1986), *Les assassins et leurs miroirs* (1993), etc.); autant d'écritures qui toutes s'articulent dans la contrée, aujourd'hui profondément disqualifiée, de « l'écart absolu », où « il semble désuet de s'insurger », nous dit Annie Lebrun, « comme je n'ai pas fini de le faire ».

Aucun étonnement, par conséquent, à l'entendre se référer aux grandes voix entre toutes réfractaires, inspiratrices ou surgies du sur-réalisme, et aussi à soumettre à la lecture, comme un fil d'or, la question essentielle de l'actualité de l'inactualité et de son envers. Et dans cette foulée, inspirée par un élan de sauvagerie salvatrice, c'est sans distinction et sans pitié que sont renvoyés dos à dos les « dévots du sur-réalisme », et avec eux les fossoyeurs et censeurs insidieux de « la vie sensible ». Histoire de respirer... encore un peu.

Ces deux derniers livres marquent une étape de plus dans la singulière trajectoire d'une Annie Lebrun, qui affirme n'occuper « aucune position réparable dans le paysage intellectuel ». Et ici, elle va remarquablement hausser le ton : polémique implacable et de première nécessité en direction du « trop de réalité »; engagement éperdu au côté de ce qui procède et se revendique d'une subversion conçue comme l'« infracassable noyau de nuit » bretonien (ainsi qu'elle n'a cessé de le souligner, particulièrement à propos de Sade).

« Voilà longtemps qu'un grand crime a commencé à se commettre contre la vie sensible. »

« Du » et « De » : voici deux partitifs, lancés comme à l'aveugle, qui laissent sourdre à travers les titres la complexité et l'envergure du corps du propos. Les premières lignes *Du trop de réalité* nous y plongent de plein fouet : « Il est des livres qu'on préférerait ne pas écrire. Mais la misère de ce temps est telle que je me sens obligée de ne pas continuer à me taire, surtout quand on cherche trop à nous convaincre de l'absence de toute révolte. »

Tout est dit, tout reste à dire. Le livre s'achèvera sur ces mots : « non, non, non, non, non, non, non. » Négation qui scande le texte d'un bout à l'autre. Ce recours vital à la Négation, avec tout ce qu'il appelle de Grand Refus lié au discernement et au jugement, se trouve pour le coup en grand danger d'extinction – Rien de moins, en somme, qu'une nouvelle forme de catastrophe naturelle, dans « un monde où [Annie Lebrun] ne cherche plus que des traces de vie insoumise. »

La négation, elle va en user jusqu'à épuisement contre le déferlement de ce « trop de réalité », partout où il s'est infiltré, et contre son entreprise de « dénaturation », qu'elle nomme aussi : « l'expropriation sensible ».

Le dangereux quadrillage de notre vie, elle tente, au scalpel de son style, d'en décortiquer les processus et les armes enfouies. Après les avoir retournés et détournés de leur retournement premier, détravestis et mis comme à ciel ouvert, elle les jette en pâture à notre entendement sensible, au travers de quelques retentissantes formulations, telles que : « Rationalité de l'incohérence », « pléonisme comme pro-

jet étiologique », « démétaphorisation », « société en réseau », « institutionnalisation de la révolte », « tolérance consensuelle », « terreur à l'optimisme », « main basse sur l'érotisme », « catastrophe langagière », etc. Bref, de l'authentique « vivant stérile ».

Se référant à tous les domaines du vivant, biologique et psychique, naturel et culturel, elle use avec superbe du vocabulaire ambiant – formaté, dirait-elle – pour mieux lui porter l'estocade. Ce faisant, elle procède et avance dans son propos par l'Analogie, dont elle souligne et prouve l'efficacité signifiante.

Sous le même éclairage sont par exemple rapprochés et confrontés l'analphabétisme corporel et l'illettrisme, la dévastation de la forêt amazonienne et celle de la forêt mentale, la pollution de l'air et celle de la pensée, l'éradication du désir comme celle du langage... Annie Lebrun stigmatise les principes de « neutralisation » et stérilisation à grande échelle, produits frêlés d'un « savoir transgénique ».

Dans ce trop plein de réalité, où les forces assiégeantes du virtuel et du simulé viennent perversément déloger l'imagination de ses places fortes pour mieux en épouser les contours, il apparaît encore plus désespérant de voir les hauts lieux potentiels de révolte et de résistance eux-mêmes défaillir jusqu'à se neutraliser pour devenir à leur tour, et plus ou moins à leur insu, des « spécialistes-neutralisateurs ».

« Tout s'érige en norme, même la différence » – dont la « marchandisation » entraîne les revendications identitaires des minorités (peuples, homosexuels, femmes...) à finalement ne « se libérer que pour s'assembler et se ressembler » dans le cul de sac d'une « normalisation identitaire » :

« Ne suffit-il pas pour exister aujourd'hui de se reconnaître femme, breton, sportif, voir pédophile, pourvu qu'on renonce à toute prétention individuelle ? »

Ici sont aussi convoquées les sphères essentielles de la pensée, de la culture et de l'art, où règnent par rapine le poétiquement correct avec une « poésie d'ambiance », et le révolutionnairement correct avec une « subversion subventionnée ». Et de dénoncer – Marcuse le grand oublié à l'appui – « l'idéologie du consensus » et « un culte suspect de la tolérance », avec, au menu, « clonage convivial » et désérotisation.

La Négation glisse et se confond avec « une contradiction consensuelle » où tout remous vient s'échouer, et avorte. Ainsi vont les choses et les êtres, se mouvant dans une perpétuelle « circularité » où distance et perspective, temps et ombre s'abolissent. Reste, c'est son lucide combat, à « agir en tue-réseau, pour débusquer en toute occasion son principe de redondance destiné à avoir raison de tout ce qui vit librement ».

Il faut bien convenir, avec Annie Lebrun, que les ravages du « trop de réalité » sont considérables, et pour le moins troublants, dans la mesure où ils entraînent « une perte progressive de toute relation sensible avec le monde qui incite à en accepter les ruses pour retrouver l'impression d'exister », et dans lequel : « l'apparence de la vie est utilisée pour travestir le travail de la mort ».

« Du trop de réalité » : cette formulation fait écho à l'*Introduction au discours sur le peu de réalité*, d'André Breton, (1924). Il s'agissait alors d'élargir le réel, de donner place et vie au rêve, à l'imaginaire et au « merveilleux quotidien » : la part du surréel. L'outil privilégié en était comme toujours le langage, à réinventer comme la vie.

« La médiocrité de notre univers ne dépend-elle pas de notre pouvoir d'énonciation ? » Cette interrogation de Breton, tirée du texte cité, en dit long sur la récente et vertigineuse mutation, à tous les plans, de notre monde, où il n'est « plus un mot qui ne travaille contre l'idée qu'il est censé exprimer », et où « les mots perdent corps et biens » – ce qu'Annie Lebrun image aussi par : « marée noire dans le langage » : « En moins de dix ans, le langage est devenu l'ombre de lui-même, jusqu'à n'être même plus porteur de l'ombre des choses. »

C'est pourtant là, dans l'ombre, à l'insu du « trop de réalité », et par lui étouffé et masqué, que se secrètent le visage et le regard de

L'éperdu : au royaume de la trouille, de la monstruosité et de la force pulsionnelle à l'état brut ; dans ces zones alchimiques où se ramifie sous toutes ses formes « l'énormité poétique ».

EPERDU (pour Annie Lebrun le plus beau mot de la langue française), et titre du deuxième livre, n'est pas sans émailler sourdement et avec force le tissu plus abrupt du premier. Avec ce terme, nous voyageons bien sûr dans le langage et l'écriture, mais loin, très loin... aux confins de la littérature et de l'art ; là où ils ne font plus qu'un avec la vie. Parce que « la poésie a tout naturellement à faire avec la vie ». Et parce que « la métaphore ramène le corps dans le langage ».

Vivre, chercher l'or du temps (à l'instar de Breton, toujours), revient alors à « changer la vie », « réinventer le monde et l'amour », abolir toute entrave sociale ou autre, dans un rapport à la fois lucide et désespérément passionné à la condition humaine - cette même condition humaine que Freud a analysée d'une manière si décapante et si moderne dans *Malaise dans la civilisation*, dévoilant tout un pan des pulsions de vie et de mort, perpétuellement à l'œuvre.

La seule question étant : Comment vivre ? Annie Lebrun se positionne dans ce qu'elle défend et dans ce qu'elle soutient : « Nous ne défendons pas une idéologie, nous défendons simplement la vie. »

« Je n'ai jamais été impressionnée que par la magnifique invention d'une révolte que certains ont su opposer à l'inacceptable condition humaine. »

Dans ce livre-recueil : *De l'éperdu*, qui rassemble des textes d'inégale longueur, échelonnés sur une dizaine d'années (1990/99), il n'est question que de cette vie ; chaque texte s'y réfère naturellement, au travers de trajectoires individuelles et/ou d'événements collectifs réels ou imaginés (crise yougoslave, exposition « corps à vif », Sade, Fourier, Dante, Jarry, Roussel, Unabomber, etc.)

Au fondement de cette vie et de cette révolte, comme au faite de la quête qui en découle, se profile et s'agit avec force le monde pulsionnel, et avec lui celui de la sexualité escortée de son énigmatique et irréductible opacité.

L'abord de l'érotisme, dans cette perspective-là, constitue la trame vitale de toute recherche. Quel que soit le moyen de formulation ou d'énonciation choisi, l'Invention s'ancrera à la force pulsionnelle pour se transmuter en moyen de connaissance privilégié – la passion et l'amour comme véhicules de la pensée, terrain d'investigation subjective, échappée sur l'inconnu... ce que Hans Bellmer, cité par A. Lebrun, résume comme suit :

« La voie érotique tire sa rare faculté de nous faire remonter à la source tumultueuse de la pensée, là où celle-ci, ne faisant alors qu'un avec le désir, éclaire de l'intérieur notre fonctionnement sensible. »

Car, « les mots font l'amour ». Subversion poétique et subversion érotique se confondent. C'est en quoi le *Summâle*, d'A. Jarry, paraît exemplaire. Lors de sa réédition, en 1990 (Pauvert-Ramsay), Annie Lebrun en a écrit la postface, qui constitue le premier texte de ce recueil sous le titre : *Comme c'est petit, un éléphant*.

A lui seul, ce texte, par-delà l'œuvre de Jarry, condense l'essentiel de sa pensée en lutte contre (entre autres) « l'érotisme unisexe » et « la normalisation ayant pour résultat de contrefaire la subversion sadienne afin d'établir comme jamais encore l'assujettissement de l'érotisme à l'idéologie. » Comme elle le note chez Jarry, qui dénuce la nudité, elle dévoile pour elle-même le lieu de sa propre parole et de son écriture, à savoir : le champ de la problématique amoureuse dans ses rapports à la vérité et au savoir ; le « pari passionnel » qui s'avère être aussi celui de l'impossible. Mais y en a-t-il un autre?... « Le corps amoureux a été et reste au-delà des modes et des siècles, notre seul moyen de transport. »

« L'amour est un acte sans amour, puisqu'on peut le répéter indéfiniment. » C'est la première phrase du *Summâle*, prononcée par le personnage principal. Voilà une entrée en matière par laquelle toutes les questions, y compris celle de l'identité sexuelle, sont ramenées au vide central de l'amour et à son insignifiance première, qui constituent le corps du roman.

Immergé dans les années 1900, l'ouvrage de Jarry s'inscrit, au même titre que de nombreux autres, dans le climat de recherche expérimentale, mécaniste, et de réflexion effervescente sur l'amour, caractéristique de cette époque (Cf. P. Louÿs, Villiers de L'Isle-Adam...). Cependant, le *Summâle*, roman moderne (1902), s'en démarque, notamment en situant – après Sade – la férocité et la criminalité au cœur de l'amour : « ce pacte sur le néant, par lequel, tant qu'il dure, deux êtres jouent absolument leur solitude », et dont les ambiguïtés et les aberrations apparaissent comme étant ce qui lie.

L'invention freudienne participe de cette époque du *Summâle* dans ses prémisses, et au-delà. Freud a bien sûr, comme jamais, sa place dans cette exploration de la dimension vertigineuse de l'homme, jusque dans ses frontières avec l'inhumain et ses abîmes. On est loin, voire en surplomb, de toute érotique et de tout libertinage traditionnels (fussent-ils des plus sulfureux), comme de toute sentimentalité...

« L'homme et la femme paraissent aller également (je me garde bien de dire ensemble) au-devant de leur énigme. »

Allant jusqu'à la perte et au-delà de toute identité sexuelle, la pulsion sexuelle est recherche avide, poétique et métaphysique, autant que corporelle.

« L'égalité s'invente pour l'un et l'autre sexe dans la possibilité d'échapper aux rôles, quels qu'ils soient », – à ce moment précis de bascule, où, comme Jarry le fait dire à son héroïne, après de très longues effusions : « Nous ne nous sommes pas encore aimés pour le plaisir. »

L'amour s'invoque dangereusement en terme de séisme.

Une voix rare, d'apparence anachronique, celle d'Annie Lebrun, se trouve donc évoluer autour du thème de ce numéro de *l'Impair*, nous proposant sur le sujet une vision « éperdue », et quelque peu décalée de la psychanalyse.

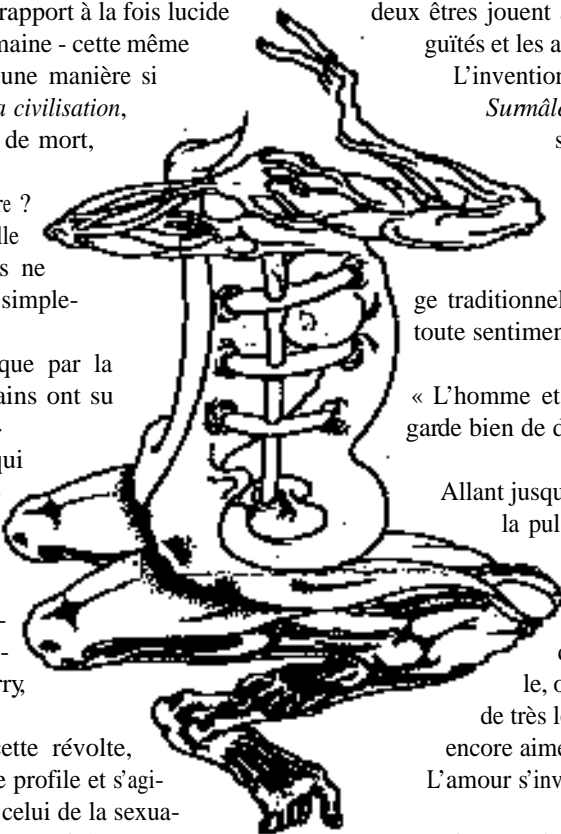
Et pourtant...

Quand, au fil du texte, on lit par exemple que « une monstrueuse aberration fait croire aux hommes que le langage est né pour faciliter leur relation mutuelle », n'est-on pas tout contre « la chose freudienne » ?...

Dans les dernières pages de *De l'éperdu*, la citation extraite d'une lettre de Freud à Jones, datée du 17 mai 1914, met un accent sévère sur l'ampleur des enjeux actuels autour de la question du sexe :

« Celui qui permettra à l'humanité de la délivrer de l'embarrassante sujétion sexuelle, quelque sottise qu'il choisisse de dire, sera considéré comme un héros. »

« Si quelque chose peut encore commencer, pense Annie Lebrun, – ce qui n'est pas forcément probable –, c'est uniquement par un sabotage passionnel. » Il reste effectivement à savoir dans quelle mesure l'appel d'air insufflé par des ouvrages de cet ordre peut résister aux pernicieuses forces d'engrenage qu'ils dénoncent...



Ambiguïtés sexuelles (Sexuation et Psychoses), Geneviève Morel,
Anthropos, 2000

Geneviève Morel part de ce qu'elle appelle une ambiguïté sexuelle de départ, c'est-à-dire une difficulté et un malentendu, répertoriant les données hétérogènes qui ne peuvent être mises en série : deux sexes anatomiques mais un seul principe du sexe dans l'inconscient (= le signifiant phallique, repère universel de la jouissance sexuelle, unique inscription dans l'inconscient pour les deux sexes de sa subjectivation) et une pulsion aveugle acéphale exigeant constamment satisfaction (= il n'existe pas d'abstinence pulsionnelle, fait-elle remarquer).

A partir de ces données, l'auteur pose les questions qui en découlent :

Le sujet peut-il sortir de cette ambiguïté sexuelle (i.e. du sexuel) ?

Comment ?

Y a-t-il place pour un/des choix inconscient(s) ?

Portant sur quoi ?

Le moi ?

Les identifications du sujet ?

Ses objets sexuels ?

Ses modes de satisfaction pulsionnelle ?

Ce/ces choix est/sont-il(s) modifiable(s) ?

Comment ?

Une fois ces questions posées, Geneviève Morel entreprend dans ce livre un parcours qui certes récapitule au départ des éléments déjà balisés, non sans un ambitieux souci d'exhaustivité, mais avec le mérite de les articuler à une problématique personnelle : elle se propose d'interroger ce qu'il en est de la sexuation à la lumière d'une clinique avec certains sujets transsexuels et/ou psychotiques conduits à inventer, dans le cas de rejet de la signification phallique, un support inédit de la sexuation.

L'autre mérite de ce cheminement est la grande clarté avec laquelle l'auteur traverse ces différents champs : d'une part grâce à la rigueur logique de sa démarche, d'autre part grâce à la clarté didactique où aucun concept n'est introduit qui ne soit nécessaire et aucune notion évoquée qui ne soit définie. Les contradictions ne sont pas éludées et leur clarification sert d'appui et relance le raisonnement. L'ancienne normalienne agrégée de mathématiques y est sans doute pour quelque chose mais je crois que c'est question de style et non de stylistique : aucun flou pseudo-artistique, aucune de ces évocations absconses qui rendraient les ouvrages de psychanalyse jargonnant et inaccessibles aux non-analystes ; des citations précisément référencées ; aucune théorisation abstraite impersonnelle, l'auteur dit « je », livre les étapes de sa réflexion et s'expose dans ses interrogations.

Est-ce un enthousiasme suffisant pour donner envie de lire un ouvrage dont il me semble qu'une réflexion sur le sexuel ne peut faire l'économie ? Est-il possible de retracer les grandes lignes de ce parcours sans verser dans l'exercice d'École(s) ? Je voudrais m'y essayer et essayer d'éviter l'écueil de le dénaturer par une synthèse impersonnelle, en soulignant les différentes étapes de cette réflexion. Il est toujours loisible de cliquer sur la version courte et de zapper la première partie mais il me semble qu'à court-circuiter le rythme de la marche et des respirations c'est tout le cheminement qui serait perdu. Il me semble que c'est pour une telle traversée que s'entreprennent des pas à pas laborieux dont franchir une par une les étapes successives.

La psychanalyse et le réel

Dans une première partie Geneviève Morel départage deux champs opposés, science et psychanalyse, montrant qu'ils délimitent

deux réels qu'elle définit comme irréconciliables différents : celui de la biologie (= se soutenant de l'écriture génétique d'un rapport sexuel entre cellules reproductrices, l'expérience opposant une limite relative à l'écriture des lois universelles) qui reste lettre morte dans l'inconscient et celui de la psychanalyse (= partant du non-rapport sexuel en tant que réel, i.e. d'une loi universelle qui apparierait l'homme et la femme).

Le champ psychanalytique de la sexualité fait apparaître en quoi le langage fait obstacle au rapport sexuel, en confrontant les humains à un réel spécifique, celui de la jouissance corrélée à l'objet a dans le fantasme et articulé à la pulsion de mort qui manifeste l'ordre symbolique qui gouverne le sujet. Celui-ci est mortifié par le langage et son désir comme manque pur dévoile en vérité dernière son être-pour-la-mort, la vérité à assumer par le sujet de la mort (effet de langage) qui l'habite.

La relation du sujet à la pulsion de mort est une dimension ignorée de la science restant hors discours médical (mais non sans incidence, faisant parfois obstacle au désir du sujet, s'alliant parfois la médecine en complice aveugle) et elle vient au premier plan dans le champ psychanalytique de la sexualité. A partir de là la mort, la reproduction et le corps sexué peuvent être (re)-pensés, prenant une toute autre valeur que dans la biologie.

La différence des sexes

Après avoir dégagé le sexuel de la science, Geneviève Morel s'attache à montrer comment la pensée classificatrice et sa logique aristotélicienne n'épuise pas la question de la sexuation, et à dégager la spécificité de la psychanalyse des théories anthropologiques de la différence sexuelle et de la gender-theory (cf. Stoller). Celle-ci repose sur une bipolarité Masculin/Féminin induisant l'illusion de la complémentarité, et sur l'idée d'identité sexuelle justifiée d'une intime conviction.

L'auteur remet en question ces oppositions signifiantes binaires à commencer par les catégories du semblable (cf. opération d'identification imaginaire au stade du miroir) et du différent (cf. enraciné dans le langage et l'expérience du signifiant) et montre en quoi la sexuation ne se réduit pas à des identifications moïques : par exemple l'identification sexuelle hystérique à la jouissance du père comme châtré (cf. Dora) n'est pas sexuée, i.e. ne détermine pas son sexe et ne dit pas sa sexuation. On constate a contrario la labilité et l'effondrement éventuel d'une sexuation ne reposant que sur des identifications moïques : dans la psychose cette théorie du genre, qui se spécifie d'une sexuation ne reposant que sur des oppositions signifiantes binaires, a un poids de réel au point que l'auteur inverse ce raisonnement pour se demander, lorsqu'un sujet fonctionne ainsi, s'il est psychotique.

Cette étude des théories contemporaines permet à Geneviève Morel de désigner ce point de butée de toutes les classifications sexuelles qui consiste à « rater l'altérité en la réduisant à un système d'oppositions signifiantes ».

C'est donc en fonction des modes de jouissance du sujet où s'enracine son choix d'être homme ou femme que nous sommes conduits avec Freud et Lacan à introduire le signifiant phallique comme organisateur et repère pour la sexuation, localisant, centralisant, subordonnant la jouissance.

Geneviève Morel dégage l'intérêt de cette conception de la fonction phallique, ce qui lui permet de l'inscrire comme une fonction de jouissance et de pouvoir, à partir de la fonction propositionnelle de Frege (1879 ; reprise par Lacan en 1970) comme écriture du réel en tant qu'impossible, faire apparaître ce qui est fixe dans la vie d'un sujet, ainsi que la répétition et les variables hétéroclites qui s'y inscrivent. Il est alors possible de formaliser, lorsqu'elles ne s'articulent pas avec la signification phallique, d'autres localisations de la jouissance relayées par une *fonction-symptôme* (dont le *sinthome* lacanien est un type particulier de nouage minimal entre réel, symbolique et imaginaire), cet outil logique s'avérant d'une grande utilité pour se repérer

dans une clinique de l'impossible du rapport sexuel pour la névrose, pour la psychose et la perversion.

Après cette formalisation « simple et cliniquement utile » l'auteur s'avise de construire une théorie de la sexuation où le choix du sujet d'être homme ou femme, exprimant entre contingence et déterminisme son interprétation et sa réponse symptomatique aux données de son existence, s'enracine dans ses modes de jouissance.

Cette « anatomie analytique » de la sexuation est élaborée en trois temps logiques articulés autour de la fonction phallique :

1. celui de la différence naturelle des sexes (= le réel anatomique),

2. du discours sexuel (=où le premier temps est interprété par le discours ambiant) et

3. du choix du sexe pour le sujet, le choix d'être homme ou femme (= sexuation) ne préjugant pas du choix d'objet (= homosexuel ou hétérosexuel). C'est l'objet du patient déchiffrement, dans la pratique analytique, de la position sexuelle du sujet s'inscrivant dans cette fonction comme mode de jouir du phallus (cf. les formulations lacaniennes du tableau de la sexuation) « dans un lien à l'autre sexe (ou au même) qui échoue diversement à faire rapport ».

Bien sûr ces trois temps logiques du processus de la sexuation ne sont pas chronologiques. C'est en s'appuyant sur une approche clinique que Geneviève Morel montre les différentes combinaisons possibles et leur articulation, en posant les questions qui peuvent survenir alors : ce qui se passe pour le choix du sujet si le discours ambiant affirme un sexe différent du sexe naturel ou si le discours change à un moment donné son « diagnostic » sur le sexe du sujet ? Quand le sujet conteste le discours ambiant ? Le choix est-il définitif ?

Peu à peu les questions convergent vers ce qui fait, outre la démarche et le style et la qualité de la référence clinique, l'originalité de cette réflexion dans le champ des psychoses : comment peut-on construire une sexuation sans se référer à la fonction phallique ?

Sexuation et psychose

A la manière d'un joueur d'échecs analysant la position des différentes pièces en présence sur l'échiquier avant de jouer le coup suivant, l'auteur introduit cette troisième partie abondamment clinique d'une récapitulation des avancées logiques dont s'effectue communément la sexuation à partir de l'universel qu'est le phallus « comme signifiant maître qui catégorise la jouissance sexuelle et la différence entre l'homme et la femme », *unique* signifiant pour tous de la jouissance sexuelle dans l'inconscient corrélée à la castration, articulée au *particulier* du sujet qui éprouve des jouissances qu'il a, en tant qu'être parlant, à interpréter et localiser avec le langage. Il s'agit pour le sujet, au prix d'une névrosation, d'inscrire sa jouissance sous le primat du signifiant phallique, en un travail d'élaboration (= mythologie privée), de subjectivation et d'acceptation faisant du Nom du Père un symptôme capitonnant la jouissance.

Mais le sujet psychotique dont la liberté est « ce refus qui se passe radicalement du Nom du Père et du phallus » doit inventer « une autre manière de capitonner la jouissance pour catégoriser la sexuation et la jouissance » : l'auteur montre que les différents nouages propres à localiser la jouissance et la rendre supportable par un symptôme ne sont pas forcément centrés sur la sexuation ni forcément délirants. Ceci la conforte dans la nécessité d'un repérage précis et rigoureux de la structure, spécialement dans le cas d'un nouage réussi où « le sujet aura l'air 'normal' et sa psychose ne sera guère apparente », car « cela n'empêche ni la structure psychotique d'exister ni l'éclosion délirante de pouvoir se produire de façon contingente à partir d'un incident de la vie réelle. »

A cet égard l'auteur présente un cas tout à fait exemplaire, celui d'une étudiante, Josiane, dont toute l'organisation du monde et de la différence sexuelle reposait sur une mise en équation du signifiant *mauvais* avec le masculin tandis que venait en opposition la série « femme, mère, bonne et bouc-émissaire ». « *Le 'mauvais' initial est le*

*grand-père paternel. Ayant 'crié sur une femme enceinte', il aurait suscité une vengeance chez le mari de celle-ci [consistant] en des représailles sur le fils du grand-père paternel, le père de Josiane donc. Ainsi, envoyé injustement en maison de correction, il y serait devenu 'mauvais'. »(p.107). *Mauvais* est donc promu au titre de « signifiant désignant la jouissance, répartissant les sexes (homme-mauvais, femme-bonne), et transmis de génération en génération. »(p.108)*

Après la réussite du Bac très attendue par le père, Josiane traverse, jusqu'à devoir être hospitalisée, une crise où s'installe « *la conviction de sentir mauvais* » allant « de pair avec l'idée qu'elle est devenue mauvaise et qu'elle se transforme en garçon » (cf. *'Je sentais le garçon'* p.108), tandis qu'elle pense qu'on lui fait indirectement savoir, par le journal ou la télévision, « *qu'elle est 'Un' envoyé, Jésus* ». Cette injonction, qu'elle refuse, de devenir elle-même Jésus, émanerait d'un tableau d'un Jésus noir peint par le père.

Le signifiant *Jésus* objecte à la série des oppositions binaires et ne trouve « *pas sa place dans le cadre de l'ordre du monde antérieur, puis - qu'il se trouverait à la fois équivalent avec 'bon' et 'homme', ce qui est en soi une contradiction, l'homme étant mauvais. Le sujet, Josiane, devra donc reconstruire autrement le monde, ce qu'elle a commencé avec son délire* » (p.109) dans « une interprétation délirante sur le corps : *il y avait un liquide suspect dans sa culotte, elle n'a pas osé demander à sa mère si c'était le signe du changement en garçon. Elle impute d'ailleurs à sa mère de l'avoir voulu garçon, elle, le deuxième enfant de la famille.* »(p.108).

Le signifiant *mauvais* qui désigne l'envahissement du sujet par la jouissance « *ne joue pas le rôle de Nom-du-Père car il laisse le sujet 'mauvais' dans un face à face angoissant avec sa mère, qui lui apparaît amoindrie, cadavérique, et n'introduit aucune médiation apaisante entre les deux : il n'a aucun effet de séparation. Le signifiant 'mauvais' échoue d'autre part à localiser la jouissance qui, au contraire, envahit le sujet par le biais même de ce signifiant, sentir 'mauvais'. 'Mauvais' devient le vecteur de la jouissance ; c'est un signifiant dans le réel* » (p.110).(cf.Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*).

Geneviève Morel rappelle que c'est « un signifiant qui [...] n'est plus que porteur de la jouissance. Il ne s'enchaîne plus avec d'autres signifiants dans le discours du sujet, il reste isolé un peu comme un néologisme. »(Note p.110)

Ce repérage logique permet de s'orienter dans une clinique où « la forclusion du phallus peut prendre des figures extrêmement diverses » et où des indices de psychose sont parfois très ténus comme c'est le cas pour certains transsexualistes dont Geneviève Morel rappelle qu'ils se présentent comme normaux, ne remettent pas en cause l'ordre du monde et sont souvent munis des idéaux les plus conventionnels ».

L'auteur montre que le concept de genre s'est élaboré « par l'intermédiaire de cliniciens qui ont pris les dires de ces patients à la lettre » en réponse à leur conviction d'être l'objet d'une erreur de la nature, et qu'il fonctionne au-delà de ce qu'il est réellement (« un système d'identifications imaginaires et signifiantes à différencier de la sexuation ») comme une fiction simpliste d'une « sorte d'âme sexuelle vraie du sujet » au sein d'une « vieille idée d'une dualité entre corps et esprit » alors que « la réalité est en fait beaucoup plus complexe, car le critère subjectif du vrai est la jouissance ». Et elle entreprend pour certains sujets transsexuels de démontrer la psychose et reconstituer la construction de leur sexuation (par exemple de garçon dans un corps de femme ou de femme dans un corps de garçon) pour mettre en évidence l'idée délirante et cette folie où la chirurgie a pour objet le forçage du réel et du symbolique « où s'articulent jouissance et langage » dans la méconnaissance de ce que ce n'est pas l'organe mais le signifiant qui est rejeté, « comme signifiant de la jouissance sexuelle [...] trop réelle de ne pas être corrélée au phallus ».

D'une manière que je trouve particulièrement intéressante et spécifique d'une dimension analytique de ce travail, Geneviève Morel est amenée à élaborer en va-et-vient une théorisation à partir d'une clinique et pour se repérer dans cette même clinique, puis à soumettre cette formalisation modélisée elle-même à l'épreuve de cette clinique.

Cette lecture a conduit à la clinique des psychoses qu'elle aborde avec un respect solidaire, une bienveillance et un engagement qui caractérisent son éthique de l'acte analytique dont l'instrument reste le transfert (« lui seul donne au sujet la possibilité de créer du nouveau à partir de l'ancien ») ; et avec un intérêt qui révèle une intelligence des enjeux au-delà de la clinique des psychoses.

J'ai pris plaisir à faire ce parcours, gagner en cohérence, revisiter les apports précédents à la lumière de cette problématique et suivre l'auteur dans son analyse de cas (même si un commentaire du « cas Sandy » structuré en onze points, c'est tout de même d'une clarté abusivement...symptomatique) : comme une confrontation au témoignage d'un parcours clinique et théorique où, quand beaucoup se contentent d'inscrire « trivial » et de répéter, purement et simplement, l'auteur a eu à cœur de démontrer ces théorèmes de Fermat* de la psychanalyse.

J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt cette recherche et ce questionnement de l'auteur sur l'ambiguïté sexuelle et la sexuation à partir de six cures analytiques (et beaucoup d'observations cliniques qui font toute la richesse de ce livre) permettant de mettre à l'épreuve, au décours du travail d'analyse avec Ives, Ven, Josiane, Serge, Maria, Tom, Elsa, Hélène et les autres, des questions aussi importantes que le diagnostic de structure lorsqu'il ne repose pas sur un trait différentiel, la différence de discours entre transsexualisme et hystérie, ou la part de responsabilité dans le choix inconscient du sujet, sans quoi « la psychanalyse ne serait qu'accommodation au pire ».

Cette lecture est venue s'inscrire en contrepoint des questions que je me pose, confrontée à l'évolution des technosciences, de la biologie, de l'économie, la politique, la démocratie, de nos sociétés et des mentalités, songeant aux textes de Serge Leclair à ce sujet (in *Écrits pour la psychanalyse 2*, Seuil/Arcanes 1998 ; cf. l'introduction de D-R Dufour reprenant les réflexions sur les nouveaux malaises dans la civilisation et l'idée d'une prothèse des technosciences et de la « liquidation réelle de l'Autre » pp.20-27), aux préoccupations et aux questions de mon fils (16 ans) et de ses amis, ainsi que leur passion pour les jeux vidéos et leur aisance à évoluer dans le virtuel du son, de l'image, du temps, de l'espace et des télécommunications. Certes l'engouement dont ils ont fait preuve pour le film *Matrix* mettant en scène le virtuel et l'illusion du réel me rappelle l'inquiétude de la Renaissance et les préoccupations du baroque (cf. Calderon : « *La vida es un sueño y los sueños sueños son* »).

Je relis les réflexions de Serge Leclair et cette introduction : après le « processus où il a bien fallu que le sujet renonce à une toute-puissance imaginaire pour se constituer comme tel, qu'il accepte l'horizon de sa propre mort, en un mot qu'il se constitue de ses propres limites jusqu'au point où cette intégration prenne force de loi – nous sommes là au cœur de la fonction symbolique », l'auteur considère, à l'opposé, comment les technosciences sont une « création prothétique [qui] fait retour aux lieux physiques, réels, où étaient posées les limites à la toute-puissance. Elle revient travailler matériellement aux endroits de cette acceptation pour en déplacer les limites », celles « de notre assignation restreinte dans le temps (un 'ici'), dans l'espace (un 'maintenant'), dans l'ordre de succession des générations, dans l'un des deux genres (homme ou femme) qu'il s'agit, dans toutes ces activités prothétiques, de déplacer. » Cette réflexion est poursuivie jusqu'à envisager le « point d'inversion » faisant « de l'homme lui-même une superprothèse – tentation d'une jouissance d'autant plus intense que ce malheur paroxystique mettrait définitivement fin à toutes les autres formes de malheur et de malaise », « franchissement fatal des barrières symboliques », « pas au-delà [...] rendu possible par l'essentielle prothèse permettant à l'homme de sortir de sa condition », i.e. « donner la vie seul, échapper à la filiation, réduire l'altérité au même », « s'engendrer latéralement », « obtenir quelque chose comme un ancêtre/frère » — « techno-inceste », « déni des différences », « socialincestocratie ».

Et je me demande, pour ces jeunes de la génération de nos enfants et des enfants de nos enfants, qu'en est-il de la limite, celle

de l'avant puis après selon la vectorisation de notre chronologie, de l'ici ou l'ailleurs, celle du réel ou de l'imaginaire – et où placer le virtuel, est-ce un néo-réel ou un proto-réel ? Est-ce que des limites comme la vie ou la mort, et la sexuation sont, à leur idée, relatives ou incertaines voire réversibles ? Est-ce que cela participe d'une relativisation qui conduirait à une pulvérisation des repères ?

Bien sûr ce ne sont pas, hors transmission, les enfants-loups d'un cyber-environnement – mais enfin est-ce que ce n'est pas ce à quoi les réfère la culture de leur temps, ce que leur transmet l'école, les médias ? Ne leur enseigne-t-on pas que ce futur soi-disant mythique d'une techno-science toute-puissante ayant fait reculer sinon implorer certains limites, quand ce n'est pas la notion de limite, est déjà là, qu'il a commencé d'être réalisé et qu'il est à leur portée ?

Bien sûr que les vieux fantasmes ont encore bien de l'avenir et que cette quête techno-scientiste a peut-être un horizon asymptotique où les rivalités pour le pouvoir et la richesse réintroduisent des discriminations dans l'économie dérégulée au gré d'un archaïque pulsionnel plus féroce que jamais, à moins que ces « techno-incestes » ne soient déjà, de fait, à l'œuvre, en une banalité non repérable, d'une déshumanisation dont les humanisants que nous sommes ne veulent rien savoir.

C'est ici que la lecture de ces *Ambiguïtés sexuelles* m'interroge : dans le cas d'une pulvérisation des repères où c'est le relativisme qui serait devenu universel, un opérateur tel que la fonction phallique peut-il encore être envisagé comme repère universel de l'organisation du monde (émiété ?) et de la différence (floue ? fluctuante ?) des sexes, ou bien chacun devra-t-il, à l'instar de certains sujets présentés par Geneviève Morel, bricoler un pis-aller individuel, une (fragile) opposition signifiante permettant de localiser la jouissance et d'organiser la classification du monde en l'absence du signifiant phallique ?

Après la question de limite absolue, la question de l'universalité peut également être posée à propos du mythe, mythe individuel ou mythe fondateur. Et à propos des mutations culturelles : existe-t-il une autre façon de penser la tiercité que par la référence à l'Œdipe tant refusée par certains (cf. l'analyse du courant de pensée *queer* dans l'article de Geneviève Baurand) ?

C'est ainsi, à point nommé, que le travail de Geneviève Morel m'a particulièrement intéressée. Sans doute ai-je apporté dans cette lecture, comme dans une auberge espagnole, ma propre recherche. Mais la rencontre de ce travail me semble apporter des réponses originales, ouvrir d'autres questions, relancer la réflexion et inviter au débat.

Notes :

* « Trivial » est la mention qui permet en mathématiques de ne pas démontrer ce qui est réputé connu de tous ; de la part de certains élèves, il s'agit parfois d'essayer d'esquiver ce qu'ils seraient bien en peine de démontrer. Le théorème de Fermat resté jusqu'à ce jour ni démontré ni démontrable fonctionne comme un horizon mythique de la démonstration mathématique. Or le corpus théorique dont nous nous servons pour la psychanalyse et qui est opératoire, il me semble qu'en construire la synthèse et entreprendre la démonstration de ses articulations essentielles c'est, sinon infaisable, tout du moins toujours à réélaborer dans une appropriation subjective : ce qui tient sans doute autant de la tâche de Sisyphe que de celle laissée en héritage par Fermat.

N.B. : J'ai fait usage, pour le compte-rendu de ce livre, des synthèses d'introduction ou de conclusion de l'auteur ainsi que de notes prises lors de son intervention sur « Psychose et sexuation » : la fonction-symptôme le 1er avril 2000 à la Timone dans le cadre du séminaire *Cliniques du sexe et de la loi*.

C'est au neuvième chapitre de ce roman autobiographique reconstruisant la naissance d'un sujet, ses « fomentations mythiques » (Lacan), l'élaboration de son repérage et organisation du monde, que l'auteur aborde le thème de la sexualité et de la différence sexuelle posée tout d'abord sans problème apparent au milieu d'un système de classification et d'oppositions signifiantes binaires, jusqu'à ce que survienne la découverte de la carpe de papier rouge arborée en mai au Japon par les familles comptant un enfant de sexe masculin. C'est alors que tout se gâte :

« J'avais certes remarqué qu'il y avait une différence sexuelle, mais cela ne m'avait jamais perturbée. Il y avait beaucoup de différences sur terre : les Japonais et les Belges (je croyais que tous les blancs étaient belges, sauf moi qui me tenais pour japonaise), les petits et les grands, les gentils et les méchants, etc. Il me semblait que femme ou homme était une opposition parmi d'autres. Pour la première fois, je soupçonnai qu'il y avait là un sacré lièvre. » (pp.94-95)

De vieilles rivalités se trouvent réveillées avec l'expérience de cette suprématie du sexe masculin qui ruine l'ordre du monde des classifications symétriques et leur système binaire d'équivalences :

« - B quand tombe le mois des filles ? interrogeai-je.

« - Il n'y en a pas.

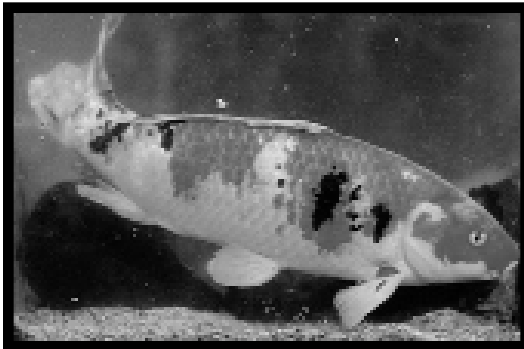
« - J'en restai sans voix. Quelle était cette injustice sidérante ? Mon frère et Hugo se regardèrent d'un air narquois. » (p.94)

Cette rencontre de la castration la confronte, d'une manière inversée par le dépit sinon le déni, à l'envie, au titre du *Penisneid* :

« Dans le jardin, je me postai sous le mât et me mis à observer la carpe. En quoi évoquait-elle davantage mon frère que moi ? Et en quoi la masculinité était-elle si formidable qu'on lui consacrait un drapeau et un mois – *a fortiori* un mois de douceur et d'azalées ? Alors qu'à la féminité, on ne dédiait pas même un fanion, pas même un jour ! Je donnai un coup de pied dans le mât, qui ne manifesta aucune réaction. Je n'étais plus si sûre d'aimer le mois de mai. D'ailleurs, les cerisiers du Japon avaient perdu leurs fleurs : il y avait eu comme un automne de printemps. Une fraîcheur s'était fanée que je n'avais pas vue ressusciter deux buissons plus loin. Mai méritait bien d'être le mois des garçons : c'était un mois de déclin. » (p.95).

Et de même que son père s'était laissé embarquer à consacrer la primeur de ses journées à chanter le Nô sur un malentendu, cette petite fille qui « [demanda] à voir de vraies carpes » fut prise pour une admiratrice raffinée à l'instar des Japonais amateurs de *koï* : « poissons-divas », « prêtresses sur-nourries de la pisciculture. »

« Au fond, elles ressemblaient à des Castafiore muettes, obèses et vêtues de fourreaux chatoyants. Les vêtements multicolores soulignent le ridicule des boudins, comme les tatouages bariolés font ressortir la graisse des gros lards. Il n'y avait pas plus disgracieux que ces carpes. Je n'étais pas mécontente qu'elles fussent le symbole des garçons. » (p.97)



A partir de ce dégoût et de cette difficulté à supporter la castration, la petite fille tente d'élaborer une nouvelle opposition signifiante qui tourne à son avantage, avec cette trouvaille reformulant le masculin sous le signifiant « sexe moche ».

« André, Hugo, Juliette et moi prenions le bain ensemble. Les deux garnements malingres ressemblaient à tout sauf à des carpes. Ça ne les empêchait pas d'être moches. C'était peut-être ça, le point commun à l'origine de cette symbolique : avoir quelque chose de vilain. Les filles n'eussent pas pu être représentées par un animal répugnant. » (p.98)

« Les Japonais avaient eu raison de choisir cette bête pour emblème du sexe moche. » (p.99)

La méprise sur la fascination de la petite fille pour les carpes culmine avec l'anniversaire de ses trois ans lorsque ses parents lui offrent trois carpes somptueuses et qu'elle se sent en devoir de « mimer tous les signes extérieurs de l'ichtyophilie » face à ces trois poissons qu'elle baptise « Jésus, Marie et Joseph » après avoir refusé la suggestion de sa mère de les désigner du nom de ses trois enfants. Mais la responsabilité de devoir nourrir ses poissons la confronte quotidiennement à son dégoût :

« Prêtresse piscicole, je bénissais la galette de riz, la rompais et la lançais à la flotte en disant :

« Ceci est mon corps livré pour vous.

« Les sales gueules de Jésus, Marie et Joseph rappliquaient à l'instant. En un grand fracas d'eau fouettée à coups de nageoires, ils se jetaient sur leur pitance, ils se battaient pour avaler le plus possible de ces crottes de bouffe. » (p.148)

« Je m'efforçais, en dispersant le riz aggloméré, de regarder le moins possible les bouches de ce peuple. Celle des humains qui bouffent sont déjà un spectacle pénible, mais ce n'était rien à côté de celles de Jésus, Marie et Joseph. Une bouche d'égout eût été ragoûtante en comparaison. Le diamètre de leur orifice était presque égal au diamètre de leur corps, ce qui eût évoqué la section d'un tuyau, s'il n'y avait eu leurs lèvres poissonneuses qui me regardaient de leur regard de lèvres, ces lèvres saumâtres qui s'ouvraient et se refermaient avec un bruit obscène, ces bouches en forme de bouées qui bouffaient ma bouffe avant de me bouffer moi ! » (p.149)

L'auteur s'interroge sur la spécificité de ce dégoût, repérant la jouissance qui s'y cristallisa.

« Ce fut mon premier dégoût. C'est étrange. Je me souviens, avant l'âge de trois ans, d'avoir contemplé des grenouilles écrasées, d'avoir modelé de la poterie artisanale avec mes déjections, d'avoir détaillé le contenu du mouchoir de ma sœur enrhumée, d'avoir posé mon doigt sur un morceau de foie de veau cru - tout cela sans l'ombre d'une répulsion, animée par une noble curiosité scientifique. Alors pourquoi la bouche des carpes provoqua-t-elle en moi ce vertige horrifié, cette consternation des sens, ces sueurs froides, cette obsession morbide, ces spasmes du corps et de l'esprit ? Mystère. » (p.150)

« Dix ans plus tard, apprenant le latin, je tombai sur cette phrase : *Carpe diem*. Avant que mon cerveau ait pu l'analyser, un vieil instinct en moi avait déjà traduit : 'une carpe par jour'. Adage dégueulasse s'il en fut, qui résumait mon calvaire d'antan. » (p.151)

Le caractère sexuel de cette jouissance s'impose en une prise de conscience inéluctable et torturante :

« [...] j'avais de plus en plus l'impression que c'était ma propre chair qui nourrissait les carpes. Je maigrissais. Après le déjeuner des poissons, on m'appelait à table ; je ne pouvais rien avaler. La nuit, dans mon lit, je peuplais l'obscurité de bouches béantes. Sous mon oreiller, je pleurais d'horreur. L'autosuggestion était si forte que les gros corps écaillés et flexibles me rejoignaient entre les draps, m'étreignaient - et leur gueule lippue et froide me roulait des pelles. J'étais l'impubère amante de fantasmes pisciformes.

Jonas et la baleine ? Quel blagueur ! Il était bien à l'abri dans le ventre du cétaqué. Si, au moins, j'avais pu servir de farce à la panse de la carpe, j'aurais été sauvée. Ce n'était pas son estomac qui me dégoûtait, mais sa bouche, le mouvement de valvule de ses mandibules qui me violaient les lèvres pendant des éternités nocturnes. A force de fréquenter des créatures dignes de Jérôme Bosch, mes insomnies naguère féériques virèrent au martyre.

Angoisse annexe : à trop subir les baisers poissonneux, n'allais-je pas changer d'espèce ? N'allais-je pas devenir silure ? Mes mains lon-

geaient mon corps, guettant d'hallucinantes métamorphoses. »(pp.151-152)

Ce qui est particulièrement intéressant c'est que cette exploration des carpes emblématiques de la suprématie du sexe masculin chargées de supporter l'invention d'une classification plus avantageuse comme « symbole du sexe moche » la confronte d'une manière qui, pour être déniée n'en est pas moins redoublée, à son Penisneid et au désastre de sa castration imaginariée par l'obscénité des *carpes voraces* présentant l'orifice grand ouvert qu'elle associe au féminin dans une vision insoutenable de l'origine du monde tandis que Jésus, Marie et Joseph accourent à l'approche de la petite fille. C'est bien une théorie sexuelle infantile du monde, de la différence sexuelle, de l'origine et de la sexualité qui s'élabore dans cette « fomentation mythique » (selon l'expression de Lacan pour désigner la phobie du « cheval d'angoisse » du petit Hans).

« Quand ils ont fini de se prendre pour des poissons volants, ce qui, vu leur grosseur, est parfaitement obscène, ils installent leurs bouches ouvertes au ras de la flotte et attendent. Je jette des fragments de bouffe. Le bouquet de gueules se lance dessus. Les tuyaux ouverts avalent. Lorsqu'ils ont dégluti, ils réclament de plus belle. Leur gorge est si béante qu'en se penchant un peu on y verrait jusqu'à leur estomac. En continuant à distribuer la pitance, je suis de plus en plus obnubilée par ce que la trinité me montre : normalement, les créatures cachent l'intérieur de leur corps. Que se passerait-il si les gens exhibaient leurs entrailles ? Les carpes ont enfreint ce tabou primordial : elles m'imposent la vision de leur tube digestif à l'air. Tu trouves ça répugnant ? A l'intérieur de ton ventre, c'est la même chose. Si ce spectacle t'obsède tellement, c'est peut-être parce que tu t'y reconnais. Crois-tu que ton espèce soit différente ? Les tiens mangent moins salement, mais ils mangent, et dans ta mère, dans ta sœur, c'est comme ça aussi. Et toi, que crois-tu être d'autre ? Tu es un tube sorti d'un tube. Ces derniers temps, tu as eu l'impression glorieuse d'évoluer, de devenir de la matière pensante. Foutaise. La bouche des carpes te rendrait-elle si malade si tu n'y voyais ton miroir ignoble ? Souviens-toi que tu es tube et que tube tu redeviendras. Je fis taire cette voix qui me dit ces horreurs. »(pp.157-158)

« Regarde donc, regarde de tous tes yeux. La vie, c'est ce que tu vois : de la membrane, de la tripe, un trou sans fond qui exige d'être rempli. La vie est ce tuyau qui avale et qui reste vide. »(p.159)

Enfin cette fascination (auto-)hypnotique traduit la capture jusqu'au vertige par cette jouissance sans limite dont la petite fille, dans le sentiment de sa toute-puissance, ne consent pas à décrocher sans le passage à l'acte final qui clôture le récit de cette période par l'expérience de l'extase suicidaire dans laquelle elle se laisse choir et qui révèle la collusion de cette jouissance avec la mort.

« Mes pieds sont au bord de l'étang. Je les observe avec suspicion, je ne suis plus sûre d'eux. Mes yeux remontent et regardent le jardin. Il n'est plus cet écrin qui me protégeait, cet enclos de perfection. Il contient la mort. Entre la vie - des bouches de carpes qui déglutissent - et la mort - des végétaux en lente putréfaction -, qu'est-ce que tu choisis ? Qu'est-ce qui te donne le moins envie de vomir ? Je ne réfléchis plus. Je tremble. Mes yeux rechutent vers les gueules des animaux. J'ai froid. J'ai un haut-le-cœur. Mes jambes ne me portent plus. Je ne lutte plus. Hypnotisée, je me laisse tomber dans le bassin. Ma tête heurte le fond de pierre. La douleur du choc disparaît presque aussitôt. Mon corps, devenu indépendant de mes volontés, se retourne, et je me retrouve à l'horizontale, à mi-profondeur, comme si je faisais la planche un mètre sous l'eau. Et là, je ne bouge plus. Le calme se rétablit autour de moi. Mon angoisse a fondu. Je me sens très bien. »(pp.159-160)

« Je me sens bien. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. Le monde vu d'ici me convient à merveille. Le liquide m'a à ce point digérée que je ne provoque plus aucun remous. Ecœurées par mon intrusion, les carpes se sont tapies dans un coin et ne bougent plus. Le fluide s'est figé en un calme d'eau morte qui me permet de contempler les arbres du jardin comme au travers d'un monocle géant. Je

choisis de me séparer d'eux exalte leur beauté. Le mètre d'épaisseur aquatique qui me sépare d'eux exalte leur beauté.

Je souris de bonheur. » (pp.160-161)

Pour la deuxième fois de sa vie la noyade est ratée et la petite fille, après un repêchage in extremis, adhère à la version maternelle et à la thèse de l'accident non sans savourer quelque réticence supplémentaire de sa parole. Songeant à la falaise d'Okinawa (du haut de laquelle des milliers de Japonais se sont suicidés à l'arrivée des Américains) qu'elle est allée voir dix-neuf ans plus tard, l'auteur épilogue sur cette logique de l'inconscient :

«[...] l'équation première de cette hécatombe est celle-ci : du haut de cette magnifique falaise, des milliers de gens se sont tués parce qu'ils ne voulaient pas être tués. »(p.165)

«[...] je persiste à penser que la meilleure raison, pour se suicider, c'est la peur de la mort. »(p.165)

C'est la fin du roman, ouvrant sur une latence : « Ensuite, il ne s'est plus rien passé »(p.171). Ainsi se termine après ce dernier passage à l'acte où la castration inscrit la marque d'une cicatrice dans le réel du corps, en un renoncement symboligène à une jouissance mortifère, comme une mort à la mort, la passe par « les défilés du signifiant » qui déloge la petite fille de sa toute-puissance infantile et la conduit, au prix d'une mortification par le langage, à assumer son corps sexué et son être-pour-la-mort.

« L'existence ne m'a jamais ennuyée, mais qui dit que cela n'eût pas été plus intéressant de l'autre côté ? Ce n'est pas très grave. De toute façon, le salut n'est qu'un faux-fuyant. Un jour, il n'y aura plus moyen d'atermoyer - et même les personnes les mieux intentionnées du monde n'y pourront rien. Ce dont je me souviens avec certitude, c'est que je me sentais bien, quand j'étais entre deux eaux. Parfois, je me demande si je n'ai pas rêvé, si cette aventure fondatrice n'est pas un fantasme. Je vais alors me regarder dans le miroir et je vois, sur ma tempe gauche, une cicatrice d'une éloquence admirable. »(p.171)

Aussi bien cette chronologie est-elle la (re-)construction d'un parcours initiatique où s'inscrivent les temps logiques de l'advenue du sujet, le mythe individuel de ses origines et le procès de sa sexualité.

Joyce aux mille et un visages, l'œuvre de Joyce McDougall, sous la direction de François Duparc Delachaux et Niestlé, 2000.

J'ai feuilleté ce livre alors qu'il était posé sur une table de la librairie *l'Odeur du Temps* à Marseille, m'étonnant d'un symposium sur l'œuvre d'un auteur en sa présence et de son vivant. Si Joyce McDougall dont j'avais tellement apprécié l'apport original, chaleureux et subtil dans son livre sur la sexualité, *Eros aux mille et un visages*, donnait dans ces médiatisations, j'étais déçue.

Tout de même, curieuse de la connaître mieux, je feuilletai les actes de ce colloque (avril 1999) pour découvrir que tous les ans un tel projet se trouve mis en œuvre à Annecy autour des contributions d'un psychanalyste différent. Certes au détour de telle ou telle page transparaît tel ou tel transfert où l'amitié colore les relations de travail - mais après tout qu'en est-il de mon propre transfert vis à vis d'un auteur et d'une œuvre où je trouve, outre le courage de mener une analyse rigoureuse du transfert et du contre-transfert, et des concepts qui me sont utiles, une liberté, une fantaisie, une souplesse et un pragmatisme où la part anglo-saxonne qui m'a également constituée reconnaît un chemin qui lui fait droit enfin autant qu'au cartésianisme de l'instruction reçue à la française ?

Et surtout, n'est-il pas contradictoire de déplorer qu'une certaine image caricaturale de la psychanalyse soit médiatisée dans la culture ambiante au point de penser qu'il y a peut-être un recul de la psychanalyse dans le débat d'idées et le dialogue avec nos contemporains, et d'échapper dans le même temps des occasions de travail, d'échanges où

des psychanalystes puissent faire entendre ce qu'il en est de la psychanalyse, s'exposer à la discussion, à la critique, parmi les autres discours, et apporter leur contribution à la vie intellectuelle de notre temps ? Des choix de société, des choix politiques, des enjeux humains n'en dépendent-ils pas ? Ce qu'un psychanalyste a à dire de son expérience, sa réflexion, en fruit de son travail, devrait tout de même avoir plus d'incidence qu'une aile de papillon. (Minute ! Il s'agit d'une nouvelle poético-philosophique de rétro-fiction de Ray Bradbury).

Je n'essayerai pas de résumer les actes de ce colloque qu'il vaudrait de suivre comme on fait tourner un kaléidoscope : les intervenants y actualisent, révisent, discutent des apports comme ceux d'*Eros aux mille et un visages* (Gallimard, 1996) après *Plaidoyer pour une certaine anormalité* (Gallimard, 1978), abordant de cette manière transversale et polyphonique les points principaux du travail de Joyce McDougall.

Je choisirai seulement d'essayer de dégager les points qui me paraissent si intéressants de la part de cet auteur dans son approche de la sexualité. La manière d'y répondre, et la liberté et l'originalité avec lesquelles l'auteur aborde certaines questions telles que la perversion, la sexualité (les néosexualités), le corps (entre psychosomatisme et psychose) et l'économie psychique de l'addiction, me semblent être ce qui permet d'éviter certaines impasses, tout simplement parce que ces problèmes sont posés différemment. Nous sommes loin, avec Joyce McDougall, des « théories-croyances » et, selon ses termes, « au-delà des sectes analytiques » (p.170).

Joyce McDougall part de la sexualité humaine comme étant dans son essence fondamentalement traumatique et donc nous obligeant à une quête incessante de solutions. Le « voyage analytique » met au jour la trace des traumatismes inhérents à l'humain : sexualité archaïque et confusion amour/haine, fusion libido/mortido ; rencontre de l'altérité et découverte de la différence des sexes. L'auteur montre comment l'obligation de faire le deuil de désirs bisexuels irréalisables et d'accepter une monosexualité biologique qui inflige une blessure narcissique à notre mégalomanie infantile, atteste de cette lutte incessante pour se définir comme sujet sexuel et sexué.

Ces conditions de la sexualité humaine étant posées, Joyce McDougall introduit les concepts originaux élaborés à partir de sa clinique. C'est d'abord la notion de néosexualités comme techniques de survie psychique pour se sentir exister et sauvegarder le sentiment d'identité sexuelle et subjective, rendant tolérables par l'érotisation les plus grandes angoisses du sujet. L'acte sexuel a pour fonction d'empêcher l'image narcissique de soi de se désagréger, de disperser les forces de violence interne, résorber le sentiment de mort intérieure ou la menace de perte du sentiment de soi.

Elle définit ensuite les sexualités déviantes comme étant, sur fond de déréliction, d'effondrement ou d'addiction des constructions néosexuelles faites de scénarios érotiques (ou néo-crédations) s'écartant de la norme, par exemple de confrontation à l'extrême pour ces « extrémistes » qu'elle appelle « scénaristes de l'extrême » impliqués dans un agir où le fantasme ne suffit pas. Ces constructions néosexuelles sont pour le sujet une quête pour trouver du sens à l'insensé, et une quête pour sa survie psychique (sur fond de mort interne du sujet et non de castration) permettant d'éviter des solutions plus graves de psychotisation et de psychosomatisme. Ces sexualités reposent sur des néobesoins, c'est à dire que l'objet sexuel est recherché sur un mode anacritique et poursuivi sans relâche comme une drogue.

Ceci nous amène aux sexualités addictives, fonction-symptôme de survie psychique où l'addiction à l'autre s'inscrit dans une dépendance anacritique et physique de l'autre (i.e. rien d'objectal ni de génital) et où les pulsions sexuelles dérivent – toujours sur un mode anacritique – des besoins d'auto-conservation (les objets liés aux besoins d'auto-conservation étant fixés, à l'inverse des objets du désir, qui sont à construire). L'auteur note que cette sexualisation est une solution appliquée pour les traiter à des vécus traumatiques qui n'étaient pas forcément sexuels.

Néosexualités, sexualités déviantes et sexualités addictives

concernent des structures psychologiques variées et elles-mêmes plurielles : hétérosexualités, homosexualités, autosexualités (comme formes néosexuelles et/ou déviantes de la masturbation). La question, pour Joyce McDougall, n'est pas de savoir quels actes et quelles préférences doivent être jugés comme déviants mais, quand déviation il y a, si c'est variation de la sexualité adulte dans le contexte d'une relation d'objet significative, ou si elle est symptomatique. L'auteur rappelle que nos prétendus choix sont la meilleure solution trouvée par l'enfant face aux transmissions biparentales et qu'à cet égard le choix n'existe pas, qu'on soit hétérosexuel, homosexuel, autosexuel et/ou néosexuel. Cette quête de solution constitue la manière dont on se soigne dans et par le sexuel. En ce cas, ne peut-on pas dire que « toute la sexualité humaine relève foncièrement de la néosexualité ? »

Dans cette problématique les perversions sont des solutions néosexuelles et le pervers n'a pas le choix : sa perversion a valeur de survie psychique et constitue une tentative d'autogénération. Les concepts introduits par Joyce McDougall (cf. supra) lui semblent souvent préférables à l'emploi du terme de perversion et lui permettent de restreindre le qualificatif « pervers » à des relations concernant un partenaire indifférent aux besoins et aux désirs de l'autre (lui-même individu non-consentant et/ou non-responsable) ou à des agissements sexuels condamnés par la loi (ce qui, en occident, ne concerne pas des relations sexuelles d'adultes consentants). Actes érotiques et choix d'objet, considérés par les sujets comme égocentriques, ne posent, selon l'auteur, de problème clinique que lorsqu'ils provoquent des souffrances ou quand il s'agit d'une sexualité considérée comme illégale par le socius. Or par rapport à des conduites sexuelles déviantes, l'analyste ne se pose ni en défenseur ni en censeur.

Ceci conduit Joyce McDougall à définir une éthique de la psychanalyse comme éthique de la créativité du sujet, posant la valeur créative des positions psychiques du patient en tant qu'enfant ayant dû construire seul ses propres procédés d'autogénération. L'analyste peut « s'identifier empathiquement aux solutions les plus étranges » (« Nous sommes tous des survivants ») mais il n'est ni dupe ni complice des limites de cette créativité de l'enfant en détresse fondée sur la solitude et l'omnipotence.

L'auteur défend une éthique de l'(a)normalité et dénonce la fréquente mise en équation de la perversion avec un jugement de valeur négatif et un patient récusé comme inanalysable. Elle préfère les termes de patients-limite ou « à relations difficiles » (aussi bien normopathes qu'impliqués dans des déviations sexuelles) et évoque des anti-analysants dont toute l'énergie est employée à faire une anti-analyse. Elle décrit toute une clinique de patients aux limites de l'analysable pour lesquels il convient que les cures soient aménagées : critique du silence de l'analyste dans de telles configurations cliniques, maintien en priorité du cadre en sa fonction d'étayage, analyse du contre-transfert (l'analyste devant endosser des rôles éprouvants). Le contre-transfert est le pivot et l'instrument privilégié de la cure, mobilisant des capacités de contenance, de pensée, d'élaboration, de la part de l'analyste, pour contenir et psychiser les productions de ses patients dont il est dépositaire. Il s'agit de sauvegarder la vie psychique de l'analysant et de préserver la possibilité pour le patient d'élaborer ses propres valeurs éthiques sans être gêné par les convictions de l'analyste.

C'est donc une éthique de la rencontre et de la préservation de la diversité de la vie psychique (dans la multiplicité des figures et des styles), de la tolérance et de la passion pour la diversité, du lien heureux de la rencontre amoureuse (cf. le titre évocateur des *Mille et une Nuits* a valu à l'auteur la mention de « Schéhérazade de la psychanalyse »), de la survie d'Eros face aux forces de la violence, la tyrannie, la dépendance et contre la perte de l'imaginaire.

Deux textes de Joyce McDougall clôturent ce recueil des actes du colloque consacré à son œuvre, l'un sur la sexualité humaine, l'autre sur *L'économie psychique de l'addiction* (conférence faite à Ste-Anne au printemps 2000). Je voudrais reprendre les conclusions qui illustrent cette éthique de la psychanalyse soutenue par l'auteur.

Avec un art de se laisser enseigner (et à l'occasion remettre en

question) par la clinique, y compris celle de l'addiction, Joyce McDougall rappelle que la dépendance est un état intrinsèque de la condition humaine : notre destinée est à la fois cette dépendance et la lutte incessante que nous menons pour essayer de lui échapper. Puis elle conclut par un éloge de ces analysants (victimes de la faim ou des compulsions) qui ont eu le courage d'entreprendre « le voyage analytique », en affirmant qu'ils ont choisi « de manger l'arbre du savoir en sachant que le prix qu'ils auront à payer sera l'exclusion définitive de l'illusion fuyante du paradis. »

Sainte Thérèse and Co..., roman, Sidonie Buzard
(enregistré auprès de la Société des gens de Lettres et en cours de recherche de publication).

Alors que nous discutons pour ce numéro de revue sur le sexuel et la sexualité de la question de savoir quelles étaient les productions artistiques et culturelles sur ce sujet, et que nous parlions de Catherine Breillat, Virginie Despente, Catherine Millet, ou que nous dialoguions avec des jeunes qui ne se situaient pas à l'intérieur de notre système de références, comme Marc Junait de l'association Mousse (Sciences-Po Paris), dans la ligne *queer* se référant à Foucault ou Halperin, il me sembla que ce texte, retraçant la vie d'une adolescente à l'âge du Millenium, exprimait au chapitre sur la sexualité intitulé *Tarzans*, des réflexions qui ne sont pas si éloignées que cela de nos préoccupations ou notre expérience de cliniciens. Mais c'est peut-être que les chats ne font pas des chiens...

Avec la permission de l'auteur, je choisis sans plus de commentaires de vous donner lecture de quelques extraits de ce chapitre.

« Ça va merci... J'ai bien dormi. Enfin j'ai surtout bien nagé. Brasse coulée, dos crawlé, papillon, je me suis fait un petit entraînement olympique. C'est mon jeune cadre dynamique qui nageait dans le bonheur ! Lui, en revanche, sorti de la planche, il ne sait pas faire grand chose ! Comme la plupart des mecs, il aime se la couler douce...

« Ohé ! Basta les chœurs ! Ne me jouez pas le mâle solidaire et outragé dans sa grande scène du deux ! Et puis d'abord, je ne vous ai pas attaqué que je sache ! J'émetts seulement quelques doutes sur vos soi-disant performances d'alcôve. Après tout, ce n'est pas parce que votre quotient intellectuel s'apparente à celui d'une bête que le reste suit... Ce serait trop simple. Il en va d'ailleurs de même pour ce qui est des mensurations : choisir une armoire à glace ne garantit pas les quinze honorables centimètres qui épousent voluptueusement les recoins concaves de notre anatomie. D'autant qu'il n'y a pas que le gabarit qui compte. Chaque détail a son importance : carrure, look, allure, maintien ou accessoires... Zigounette chérie est-elle plutôt trapue, frêle, ramassée, interminable, massive, grasse ou maigrichonne ? Votre virile petite brelouque est-elle du genre souple, tordue, velue, plissée, maniable, délicate, imposante ou fragile ? J'en connais aussi des timides, des fonceuses, des complexées, des sensibles, des latexo-camouflées et même des dopées. Il n'y a plus qu'à choisir ! Enfin, il faut tout de même se méfier car Bistouquette-adorée est livrée avec un benêt de mec accroché après (pas de pièce détachée, du moins sans pile) ! Et c'est justement de cet encombrant gaillard que vient en général tout le problème.

« Et je ne manque pas d'exemples ! [Il y a] le bébé-baiseur fraîchement initié qui part à la découverte de votre magnifique châssis pour lui encore énigmatique, un peu comme Papounet décortiqué avec vigilance la liste détaillée de la facture téléphonique. Ça fait un peu l'effet d'être un joli cadavre, candidat impuissant à la dissection sous les doigts inexpérimentés d'un étudiant en médecine ! « Et ça, c'est quoi ? ... Et si je le titille comme ça, ça te fait mal ? » Ah ! Horreur et consternation ! Mon baldaquin n'est pas une table d'auscultation pour ados post dépuçelage !

« Heureusement, pour se remettre et rigoler un peu, il y a le mec coincé qui ne connaît rien de rien aux filles. J'ai un copain

comme ça. Au cours d'une banale conversation d'interco, on a découvert, consternés, qu'il était persuadé que toutes les nanas avaient leurs règles en même temps ! N'ayant comme données de base que celles du livre de bio, il imaginait que Sophie, Aglaé et toutes les autres n'étaient pas fréquentables le « vingt-huitième jour du cycle », c'est à dire, avec sa traduction perso, le 28 mars, le 28 avril et ainsi de suite ! Je suis certaine que dans un lit il doit être hilarant d'innocence...

« Dans le catalogue des mauvais coucheurs, on peut rajouter aussi l'inconscient shooté de service et son agaçante insouciance. Plus de capote dans l'armoire à pharmacie familiale ? Aucun problème ! C'est le roi du bidouillage : il vous bricole un préservatif avec deux bouts de scotch et une vieille chaussette sale (mais reprise par maman, donc forcément étanche !...). Quand je l'entends essayer de me baratiner avec toutes ses sornettes sur sa prétendue immuno-impunité grâce aux 500 KF annuels de son paternel, j'ai envie de l'emmener illico se pencher au dessus des tristes lits métalliques des grands sidaïques à l'hosto ! Tous les malades n'ont pas forcément été attachés à une seringue crade ou à une soupe transfuso-contaminée, ce ne sont pas tous de fer vents adeptes pédérasto-sodomisateurs ou de petits afros défavorisés ! Le syndrome destructeur s'attaque aussi aux fils à papa insupportables d'irresponsabilité. Non mais qu'est-ce qu'il croit ! Que le virus consulte les fiches de paye de père-tout-puissant avant de s'infiltrer sournoisement dans l'organisme ? Ah vraiment ! Il y a parfois des baffes qui se perdent !

« Heureusement, mon choubichou de businessman n'est pas stupide à ce point-là. En cherchant bien, évidemment, il possède malgré tout quelques ressources insoupçonnées dans l'incompétence, mais rien de bien méchant. Un petit échantillon ? Et bien, par exemple, lingualement parlant (ou plutôt tournant), ce n'est pas un spécialiste. Quand il embrasse, on se croirait chez le dentiste. Il joue les abaisse-langue. A croire qu'il veut dévorer mes amygdales !

« Il manque aussi sans doute d'un bouchon d'imagination. Parce que les polissonneries sempiternellement version missionnaire sur matelas, même s'il les maîtrise assez honorablement, ça finit par être lassant ! Et si son lumbago de vieillard trentenaire lui interdit quelques folies acrobatiques, on pourrait au moins tester des endroits un petit peu plus insolites, histoire de sortir de l'amoureuse routine de la position gynéco. La machine à laver en mode essorage ou la cabine télécom du coin de la rue, c'est tout de même plus inhabituellement réjouissant ! Mais quand même ! Ca n'est pas possible ! Il doit au moins cacher dans le vide de sa caboche quelques fantasmes inassouvis ! Je ne sais pas moi : une partie de six jambes en l'air, un sexe'n bouffe sauce chocolat ou une baise torride par téléphone interposé... N'importe quoi mais comme l'ébauche d'une fantaisie érotico-indécente. Enfin ! De toute façon ça n'est plus mon affaire. Il est reparti à l'aube avec sa cravate, son attaché-case et ses conceptions classiquement sexuello-statistiques.

« Bouh ! Ce n'est toujours pas lui qui va parfaire efficacement mon éducation pour ce qui est de la gaudriole. Bien sûr ! J'en prends tous les jours (ou presque...). Dans ce domaine, je suis plutôt une autodidacte appliquée mais je prends régulièrement quelques cours particuliers. Oh non ! Certainement pas ! La bagatelle n'est pas un sujet abordé dans le très sérieux salon familial. Passées les sidérantes explications du jardinier fou et de ses graines magiques, les discussions sous la ceinture sont totalement tabou. La politique parentale a pour programme explicatif officiel « amour, Dieu et bonheur » (comme quoi, il n'y a pas que les Rocard, Balladur et autre politicard pour maîtriser couramment la langue de bois...). On avait bien convaincu Daddy avec peine de nous fredonner les chansons paillardes de sa jeunesse mais il s'est traîtreusement contenté d'un musical « lalalala » plein de sous-entendus grivois. « Plaisir », « jouir » ou « pénis » sont considérés à la maison comme des mots monstrueux de vulgarité bestiale « qui n'ont pas leur place dans la bouche d'une jeune fille » (faut-il le prendre au premier degré ?...). [...] Du coup, devant ce mutisme résolument choisi des autorités régnant sur ma vie rose de petite fille et le flou des définitions dans le Larousse, c'est à la télé qu'on a percé une

partie du mystère avec les palpitantes mitonnées US. Bougies, jarretelles et soupirs d'asthmatiques : tout un cérémonial ! Et puis, une soirée, un verre, un mec, un divan et quelques années plus tard, j'ai découvert, soulagée, que les prestations sportives d'amerlocks en chaleur ne ressemblent en rien à l'attirance brute et sauvage de deux corps si parfaitement complémentaires. Electrifiant !

« Rien à voir avec les inepties bêtifiantes qu'on trouve dans les mensuels pour filles. Car, en plus d'y entasser fiches cuisine, tricot ou beauté, le docteur Sexe-Psy-Et-Rock'n Roll y répond à toutes les questions existentielles qui titillent soi-disant les neurones excités des blondinettes en cartable, jupe plissée et overdose hormonale. Ça va du pathétique « pourquoi les hommes donnent-ils un petit nom à leur sexe ? » au crucial « le sperme est-il diététique ? » en passant par le croustillant « les sexes végétariens ont-ils meilleur goût ? » ! Réponses en vrac pour les intéressés (mais oui, mais oui ! Vous ne songez évidemment qu'à étendre l'étendue de vos connaissances...) : « parce que les mecs détestent qu'un inconnu prenne 99% des décisions à leur place », « quarante calories à la cuillère, donc à éviter en période de régime » [...].

« Et encore, j'ai découvert bien pire dans un autre magazine pour barbante dentisto-salle d'attente où s'étalait une double page sur l'art et la manière pour un Apollon débutant de mener correctement un combat amoureux avec plan de bataille et carte anatomique détaillée. Tous les endroits stratégiques féminins y étaient répertoriés et numérotés : seins, clitoris, orteils... Les super mâles n'avaient plus qu'à suivre scrupuleusement les étapes pour emmener leur chanceuse partenaire faire un tour là-haut, au septième. Mais ça faisait quand même assez recette de cuisine : « attrapez le point 2 entre le pouce et l'index et malaxez trois minutes. Passez ensuite directement au numéro 5 et laissez votre langue découvrir cet espace... » J'imagine d'ici la scène ultra romantique qui se déroule entre notre Apollon, sa chère et tendre et le bouquin de référence : « ne bouge surtout pas ma chérie, je m'y mets tout de suite, le temps de regarder la prochaine étape dans l'article » ! Mais où est donc passé le romantisme ?

« Oui, évidemment, je sais bien que vous pensez que je suis mal placée pour leur faire la leçon. Mais, contrairement aux apparences, je ne m'intéresse pas qu'à l'aspect physique et esthétique des choses. [...] Je vais [...] vous éclairer de mes lumineuses pensées.

« Je revendique fermement mon statut de femme fragile et romantique. D'ailleurs, faut-il être fleur bleue pour chercher encore (et activement comme vous avez pu le constater hier...) l'homme de sa vie à notre époque ! Mais j'ai beau placarder d'imposants portraits robots aux explicites « wanted » en bas de page sur tous les murs d'Internet, il reste désespérément introuvable.

« Pfff ! Décidément, ce n'est pas un bon jour ! Entre vous toujours ici et lui toujours ailleurs, il y a de quoi démoraliser ! Je ne vois d'ailleurs qu'une seule solution efficace pour tout oublier : je vais me recoucher... »(pp.131-140)

Je laisse à l'auteur le soin de conclure ces différentes réflexions sur la sexualité, l'école, la famille, la société et le monde comme il va, vu par une bachelière.

« [...] vous n'avez pas encore saisi que l'univers est truqué, laid et méprisable ! Même l'élection de Miss France ! [...] Pourquoi je [...] regarde ? [...] Avouez quand-même qu'il n'y a pas réellement l'embaras du choix ! Entre les nymphettes idiotes et le soporifique Téléthon-marathon de trente-six plombs, il y a peu d'alternative. Et puis, les poupées étiquetées façon bœuf de supermarché, c'est tout de même plus facile à supporter pour ma petite conscience d'ado aux gènes encore intacts. C'est si simple de penser qu'on ne serait jamais tombé aussi bas que toutes ces cruches enrubannées. Mais les bout'chou malades n'ont souvent pas même eu la chance de tomber : il faut pouvoir tenir debout pour ça...

« Et comme si la vue des membres atrophiés et des têtes branlantes ne suffisait pas à nous émouvoir, Mister météo, rebaptisé pour

l'occasion « solidarité man », fait tout ce qu'il peut pour ébranler le peu de cœur qu'il nous reste.

« Mal à l'aise sur le divan et désormais psychologiquement incapable de zapper avec mes grandes paluches honteusement en état de marche, j'apprends ainsi que les trottoirs de la sécu de je-ne-sais-quel arrondissement prennent un air d'Everest pour un homme à roulettes et que grimper dans un simple bus tient plus du raid que de la balade, reportages à l'appui. Mais [...] les Fraternity Brothers nous gardent leur terrifiante arme secrète pour nous assommer à grands coups de mauvaise conscience. Totalement effondrée sur mes coussins car toujours désespérément mobile, je découvre alors un étonnant spécimen de businessman roulant, invalide propriétaire d'une florissante start-up. Et en plus ils sont dynamiques, intelligents et courageux ! Dire que moi et mes remuantes gambettes, on se donne rarement la peine d'aller jusqu'à l'école !...

« C'est bon ? Vous percutez maintenant ? La vie n'est supportable que la tête sous double dose de tranquillisants et d'oreillers, les neurones à l'abri des agressions extérieures. Alors chacun pour soi et tous au Prozac !

« Qu'est-ce qu'il vous faut encore comme preuve ? Dites-moi, vous avez déjà aperçu ne serait-ce que la tronche de nos politico-polinelles de dirigeants, tous aussi trompeurs qu'un *Wonder Bra* rembourré ? Et vous voulez que je me lève ? Non, je n'ai pas mal au caractère ! Seulement j'en ai marre !

« De toute façon, je me mens depuis le début ! Le vrai problème, c'est que je vous envie ! [...] Vous observez le monde à hauteur des pâquerettes, des petits plaisirs, du bonheur finalement. [...] De mon observatoire niché sur camp d'entraînement neuronique intensif, la vie devient si triste... [...] Finalement, l'ignorance rend sans doute heureux ! Je comprends qu'on veuille la préserver. Quand on ne se doute pas que Marguerite n'est qu'une réserve d'hamburgers sur pattes, on a certainement beaucoup moins de mal à lui frotter le museau. Alors fuyez ! Partez vite ! Oubliez tout ce que je vous ai dit, pour peu que ça vous ait éloigné des pâquerettes ! Votre innocence est le seul ticket de loterie donnant droit au bonheur. Ne le perdez pas... » (pp.146-147)



G.A. Goldschmidt : *Freud et la langue allemande*.

I : Quand Freud voit la mer (1995).

II : Quand Freud attend le verbe (1996).

Un auteur et traducteur¹, écrivain français de langue allemande, nous offre une étude pénétrante, foisonnante d'idées et de références, sur les rapports intimes de la pensée freudienne et de la langue allemande (voir aussi les « varia » du même auteur dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*).

Entre une langue et un auteur se joue un corps à corps. Dans le cas de Freud, l'entreprise d'une description ne va pas sans risques, puisqu'il a fait parler sa propre langue. C'est donc au travers du passage d'une langue à l'autre que l'on peut tenter de saisir l'intimité du rapport de Freud à sa langue : le bilinguisme de l'auteur lui permet de montrer en quoi et comment une langue particulière, l'allemand, a pu laisser « passer » par elle des découvertes sur ce qui précisément ne « passe » pas – en étant dit pourtant.

Une première entrée propose une comparaison de la langue avec la mer², comparaison qui, on le voit très vite, n'a rien de « vague » ; une autre, simultanée, bien que présentée dans le second volume qui est postérieur, pose « l'insu »³ sous sa forme première : « à l'insu de Babel », bien avant de parler de l'inconscient.

« Tout se passe comme si l'essentiel de l'activité 'interlinguistique' était ce qui ne marchait pas : le travail du traducteur et [celui] du psychanalyste (ce que l'auteur n'est pas) [...] sont très voisins : ça tombe sous le sens ! » (II, p. 30)

Que l'ouverture soit double (la procession de ce livre n'est ni linéaire, ni didactique, et nous fait entrer dans un rythme de recherche polyphonique), manifeste ce que le discours qui s'annonce a de périlleux, car la question de la non-neutralité de la langue par rapport à ce qu'elle transporte est plus qu'aiguë lorsqu'il s'agit de la psychanalyse : rien de ce qui est dit et moins encore l'élocution ne lui échappent. C'est pourquoi la langue sera saisie ici dans ce qu'elle engendre avec l'autre langue comme vis-à-vis, et non à partir d'un formalisme linguistique.

« Cette phrase qui n'est donnée qu'une fois qu'elle a cessé, qu'on ne comprend que lorsqu'on ne l'entend plus » (II, p. 109), mais qui a dû être dite, sera interrogée dans son rapport à une structure obsessionnelle. « La subordonnée allemande a un caractère expulsif tout à fait caractéristique » (II, p. 146). Mais l'auteur se garde d'établir des relations qui ne soient directement tirées des textes de Freud – après avoir montré de manière éclatante à quel point, contrairement aux idées reçues, la langue allemande est concrète, de même que les mots abstraits qui s'y trouvent... sont des mots français ! (I, p. 32), (II, p. 126) et (II, ch. VI)⁴

Cet espace « concret » de la langue allemande – car le vocabulaire de base de l'allemand est directement lisible, de même que tous les mots clés de la pensée de Freud (*Trieb, Angst, Lust, Kind, Reiz, Traum, Witz et Wunsch, Es, Ich*) sont monosyllabiques et transparents (II, pp. 38 & 64), tandis que les mots clés de la (même ?) pensée de Freud en français sont opaques⁵ – permet de poser trois repères :

— L'un concerne les « chassés-croisés » du passage de l'œuvre de Freud en français : le « es » et le « ça » qui se font face sans se traduire l'un l'autre, et aussi ce qui sépare *das Unbewusste*, qui est du genre neutre, de l'Inconscient. Le fondamental « Ich bin es » que Lacan restitue comme « ce suis-je » et non comme « c'est moi », où le « ça » absorbe le « moi » ; là où l'allemand dit « *Der Schuldige bin ich* », le français dira : « c'est moi le coupable » ou « le coupable c'est moi » (I, p. 43) – ce qui n'est pas du tout le même discours que « je suis coupable » !

— Le second, « l'obsession de l'originel » (L'« *Ur* »), ou du « non-entravé », de la conservation de l'archaïque dans la langue

allemande sur laquelle Freud a travaillé (II, p. 180)⁶.

— Le troisième, lié aux deux autres, la perte, la réduction, ou l'absence du « symbolique » dans l'illusion de l'innocence, descriptive du langage resté celui de l'enfance (II, ch. X), comme on le voit dans les contes si vivants dans la langue allemande⁷, et « cette tentation de l'allemand, par la flexibilité de ses compositions sémantiques, de faire s'abolir la distance symbolique entre réalité et fantasme » (II, p. 173), que le nazisme a retournée contre elle-même (et contre l'humanité parlante), dans l'exacerbation de la suppression de tout obstacle, de toute opacité qui font l'essence du langage.

Dans la multiplicité d'évocations que ce récit passionné de langue et d'auteurs nous communique, trois voies que l'on peut qualifier de sous-marines seront magistralement suivies comme s'éclairant l'une l'autre sans qu'aucune n'ait la précellence :

1 Faire entendre comment dans les détails – rythme de la phrase où l'essentiel est donné à la fin, participation du corps à l'élocution (II, p. 174), possibilité quasi-illimitée de créer des mots composés à partir de radicaux qui eux sont en nombre limité, etc. – la langue allemande et elle seule a pu conduire, soit les anticipant, soit les guidant, les découvertes de Freud (langue entendue aussi à travers les auteurs, écrivains et poètes que Freud a tant fréquentés : « *Der Trieb* (pulsion), avec son sens purement freudien, figurait tel quel dans un essai peu connu de F. Schiller paru en 1780 » (I, p. 82), mais que Freud connaissait certainement). Qu'on ne se méprenne pas, pénétrer ainsi dans une langue conduit à déceler les tentations auxquelles en grande séductrice elle nous expose et nous fait succomber, et non à une apologie, donc à l'inverse du discours heideggerien.

2 « Il n'y a pas de fatalité linguistique, car sinon il n'y aurait pas de psychanalyse » (II, p. 196). « Freud a fait parler sa propre langue » (I, p. 25), « la portée même de son oeuvre vient pourtant de ce qu'elle n'est pas particulière à une langue, l'allemand, et sa valeur tient au fait qu'elle ne se laisse pas entraîner dans les flots de la langue » (I, p. 33). (On peut donc voir qu'il y a place pour une théorie dans la langue qui n'est ni poésie ni... formalisme !)

3 Quand bien même la langue allemande « sait tout de l'inconscient » – des œuvres comme le *Taugenichts* d'Eichendorff et le *Knulp* de Hermann Hesse, qui « savent, quant à eux, comment abriter leur désir » (II, p. 229) nous invitent à apercevoir le refoulement comme destiné à contenir la coïncidence du désir et de la langue (I, p. 98) –, et elle a, pour ainsi dire, « mâché la besogne pour Freud », c'est lui, Freud, qui a montré ce que la langue voulait dire quand elle parlait (I, p. 33).

« On dirait qu'il a vu la langue allemande à travers une autre langue, celle sur laquelle porte toute sa recherche » (I, p. 84) et que l'on peut approcher à partir de son étude sur « *das Unheimliche* », mot qui ne peut être traduit en français : ni inquiétant, ni sinistre, ni lugubre, ni mal à son aise ne le traduisent... (Quel est le sens de cette béance ? Y a-t-il un inconscient linguistique dont les langues ne seraient que la périphérie ?) (II, p. 209) Car *unheimlich* est ce qui ne vient pas au mot, comme est *unheimlich* la présence ininterrompue du désir. « Et Freud fait, à ce propos, remarquer : ce préfixe *Un* de *Unheimlich* n'est que la marque de la *Verdrängung*. » (*Das Unheimliche* est le témoin indu de la découverte première de ce qui devra être ensuite refoulé.) (II, p. 217)

Cette autre langue n'est certes pas de celles que l'on parle, puisqu'elle se manifeste à travers « ce qui ne marche pas », dans une langue qui le dit plus qu'une autre, mais aussi dans chacune lorsqu'il s'agit de la traduire. Et elle ne peut pas plus être elle-même une langue qui réussirait à dire sans les langues parlées et sans celui-là qui parle que c'est « ça » qui ne marche pas.

Pas une métalangue, donc, mais une inlassable traduction répondant aux « vides » d'une langue face à l'autre, ou à ce qui échappe à l'une sans se trouver davantage dans l'autre (II, ch. I).

Aucune approche n'est possible de l'échange entre langue et pensée chez Freud qui céderait à un causalisme ou à un « positivisme », tant il a su entendre et faire avancer les marques qui dans sa propre

langue évitant, mettant de côté tout en posant, dans le déroulement « corporel » de la phrase qui « attend le verbe », mais aussi à travers la présence de ces « doublets » particuliers à l'allemand (que les deux termes soient d'origine allemande, ou que l'un d'eux soit « importé ») comme, entre autres : *Weiblich/fraulich*, *Wirklichkeit/Realtität*, *Objekt/Gegenstand*.

Freud utilise souvent les deux termes, car à côté des mots importés du français, il existe presque toujours les mots allemands coexistants (ex : « die Täuschung » à côté de l'« illusion », II, ch. VIII). Le cas de *Geschlechtlichkeit* et de *Sexualität* est d'autant plus intéressant que Freud se servira davantage du terme *Sexualität*, qui est débarrassé du côté purement organique de *Geschlechtlichkeit*, pour prendre cette tonalité de désir et d'état aux franges du mental (II, p. 160).

Un autre « cas » de langue des plus illustratifs concerne les mots apparentés par le préfixe « ver » inséparable, inclus dans ces nombreux verbes auxquels il s'attache et qui marquent alors ce qui se défait, se déforme, s'égare, etc. ; ce même « ver » que l'on voit dans « die Verdrängung », le « Refoulement ». Et pourtant, avant Freud, il n'y eut jamais de psychanalyse ; avant Freud, on ne vit pas de cette façon-là ce que la langue disait de façon si claire (I, p. 60).

Ces exemples nous mettent sur le chemin de ce qui sera un point essentiel de cette étude, à savoir que Freud est le traducteur par excellence, et que la traduction est dans la langue allemande cette zone intermédiaire, cet intervalle où il travaille (II, p. 67). Là où le français dit « refoulement », l'allemand peut dire « *Die Verdrängung* », mais aussi « *Die Untendrückung* » (et Freud emploie les deux termes : « *Triebverdrängung* » et « *Unterdrückungsaufwand* », I, pp. 52-54).

Les références à Freud (et à Lacan, bien placé parmi d'autres !) données dans cet ouvrage ne peuvent toutes être ici réécrites. De ces deux « refoulés », l'un est « autour de soi, comme ce bruit à la fois profond et sourd que l'on a dans les oreilles [...] pendant qu'on boit la tasse », tandis que l'autre est davantage au-dessous, comme ce qu'on tente « de fouler aux pieds », « ce sur quoi on s'appuie, ce qu'on tente d'enfoncer ». Le premier est au niveau de ce qui est inconscient (*Das Verdrängte*), où toute conscience est absente, donc explicite pour le propos freudien.

Et comme ce sont les « retours » du refoulé qui menacent, il n'est pas indifférent que le « re » français soit mis pour trois préfixes très différents : « *wieder* », « *zurück* » et « *ver* » déjà cité, qui ici marque en allemand l'éloignement, le fait d'écarter de soi (I, pp. 48-54).

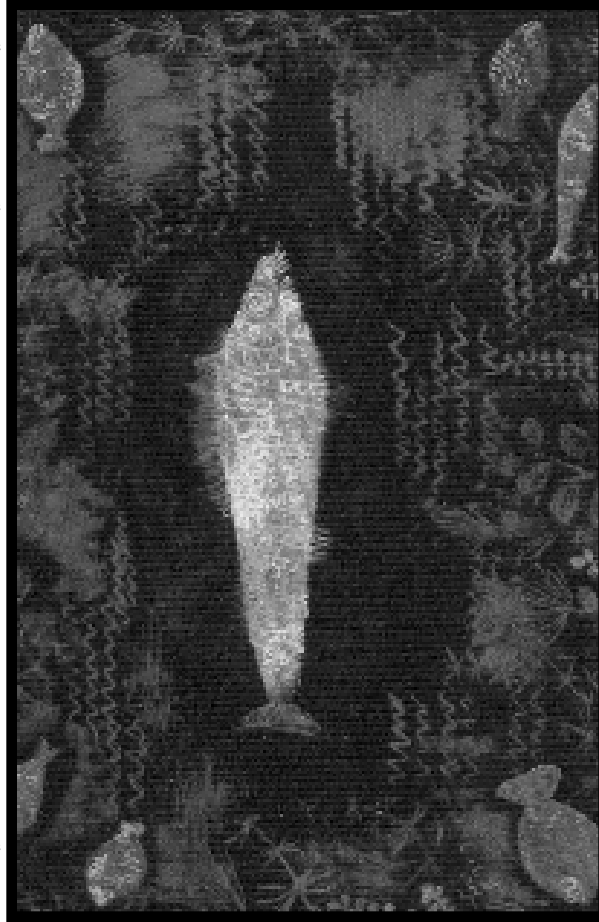
Ainsi, « la situation de Freud par rapport à son dire est semblable à celle du traducteur par rapport à Freud » (I, p. 49), et de ce point on peut entendre comment Freud a su écouter celui que le *Zwang* (contrainte) ne cessait de ramener à ce à quoi il ne peut échapper (I, p. 131) ; et en allemand, il y a un lien entre « *Zwang* » et « *Wiederholung* » (répétition) qui est immédiat (le caractère inéluctable n'est pas en français reconnaissable directement à l'élément répétitif). Les deux descriptions de cas bien connues : « L'Homme aux rats » et « Le Président Schreber », réunies judicieusement en un seul volume de poche allemand, montrent comment chacun d'eux se découvre, contraint de passer par les détours d'une langue toute mise à la disposition des névroses et des psychoses en tant que matériau inépuisable, tant par ses structures grammaticales que par la souplesse de son vocabulaire.

La langue à la fois contraint à prendre « *Der Wahn* » pour « Wahnsinn », « illusion » pour « folie », et pourtant ne rapproche nullement les deux termes qui ont une étymologie différente (I, p. 138 s.). Freud entend les deux, même sans les distinguer de manière explicite, car pour le Président Schreber, la folie à son extrême ira rejoindre la félicité, ce qui nous ouvre la double voie du *seelisch* et du *psychisch* qui n'est pas la moindre des énigmes, et de l'écoute psychanalytique, et de la traduction de l'œuvre de Freud.

L'annexe datée de 1984 jointe au premier livre sur l'impossible pensée – ou l'impensé radical d'une réalité telle qu'Auschwitz – renvoie à une histoire préparée. Elle avait été prévue par Freud, ce qui fait dire à notre auteur : « D'où vient que la mise en garde et son objet se soient parallèlement, et de façon si claire, exprimés par le moyen de la même langue ? » (II, p. 192) « Peut-être l'interrogation sur Auschwitz oblige-t-elle à dévoiler tout le refoulé, tout ce qui a été mis entre parenthèses à travers l'histoire. » (I, p. 198) Cette réalité dans son unicité même pourrait cependant être soumise à une bien obscure contrainte de répétition, comme toujours à la recherche d'un nouvel objet. « Où faut-il chercher les traces de ce qui n'en laisse pas ? » (I, p. 199).

Alors on peut risquer de retrouver la démarche de Freud qui visait à donner la parole à ce qui ne l'a pas, et « remplacer les succès du refoulement par... » (II, p. 238) On se permettra ici des points de suspension, car si Freud dit : « par les résultats du travail rationnel de l'esprit », on peut entendre comment dans ce présent différent de celui de Freud, le travail à faire importe davantage que les résultats déjà vérifiés ; et qu'à l'instar de Goldschmidt, ce n'est pas dans la répétition d'un langage^e, mais dans la redécouverte des intervalles d'une langue donnée dans la parole d'un sujet qui se cherche comme tel, que la théorie peut trouver son lieu. Ce serait un autre thème, et on aura compris que l'ouvrage de Goldschmidt peut être un apport inestimable pour des psychanalystes, même s'il entre dans la matière psychanalytique par des voies qui ne sont ni celles de la théorie donnée comme telle, ni celles de la pratique, entendue comme clinique.

n



Notes :

¹ Georges-Arthur Goldschmidt, né à Hambourg en 1928, est l'auteur de nombreux essais et romans ; il est aussi traducteur de Nietzsche, Kafka, et Peter Handke.

² « Tout comme la jonction de l'eau et de sa surface est inconcevable » (I, p. 61), « jamais rien ne vient à la surface tel que cela fut dans les profondeurs » (I, p. 41).

³ « L'insu » est le terme choisi par Lacan pour traduire *Das Unbewusste*, l'Inconscient, cité ici (I, p. 37).

⁴ « L'allemand directement issu d'un « germanisme commun » [...] n'est pas comme le français une langue entièrement dérivée d'une langue antérieure parfaitement constituée (le latin) ». De là de surprenantes conséquences dont nous retenons ici surtout l'absence en français de cette « Durchsichtigkeit », (transparence) qui caractérise l'allemand... « différence capitale » en ce qui concerne les « tracés » de la psychanalyse et les « pistes » qu'elle a suivies dans la forêt de la langue (II, p. 40). Car si l'on reconnaît en français l'étymologie, le sens a pu se perdre, et le « trans » de transparence ne parle pas de lui-même au contraire du « durch » de « Durchsichtigkeit » ! « Le français, dirait-on, se dérobe à sa propre investigation, au regard analytique tel qu'il est à tout instant possible en allemand » (I, p. 27).

⁵ « Il est donc à peu près inévitable que l'accès à l'analyse emprunte des voies différentes [...] c'est que le vocabulaire de la démarche analytique ne s'éloigne pas du tout en allemand de l'usage linguistique dans son emploi ordinaire [...] tandis que la traduction entraîne en français jusqu'à la création de termes inusités, presque « exogènes à la langue ». « Der Trieb », « das Unbewusste », « die Verdrängung », sont des termes très usités [...] tout se passe comme si la découverte de Freud avait masqué pour la langue française son propre accès à la démarche analytique » (II, p. 45). « A la limite, il importe de se demander si plutôt que de traduire, il ne faudrait pas s'efforcer de découvrir les voies que Freud aurait pu « emprunter en français » (I, p. 44)...

⁶ cf. Freud : « Formulierung über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens ». (G.W., t. VII, p. 230 s.)

⁷ « Transmise par exemple avec une force exceptionnelle par les contes de Grimm, la netteté d'impression (Eindruck) de l'allemand favorise l'orientation compulsive d'origine infantile. » (II, p. 150)

⁸ Objet tel qu'il met en péril tous les discours présents et futurs.

⁹ Langage qui risque de se réfugier dans un formalisme symbolique.